



Deux jours après, remis par les tendres soins qui l'entouraient, Beaumont se promenait mélancolique sur le parvis de la vieille cathédrale. Des pensées nouvelles l'agitaient. Son esprit cherchait un autre but à son activité, son regard avait perdu sa férocité et son front ses plis farouches. Il songeait au royaume déchiré, aux protestants jaloux, à Condé aussi ingrat que les Guise, à Soubise gouvernant Lyon, remplaçant la sévérité par la tolérance, et conquérant les cœurs même des catholiques les plus endurcis par les charmes de la vicomtesse d'Aubeterre. On ne parlait que de cette délicieuse femme dont chacun sollicitait un regard. Les dames lui faisaient une cour comme à une reine, et quelques mots gracieux lui faisaient une popularité plus grande que toutes les victoires du baron. Puis il songeait, le cœur serré, à Blancon parti sans son ordre pour les États du duc de Savoie. Car il le savait, maintenant, il avait été le jouet d'une hallucination, d'un rêve; Blancon n'était pas mort; Blancon n'avait pas reçu le coup d'épée qu'il lui portait; Blancon aimait Marianne et il était allé la rejoindre avec la permission de Soubise, seul maître désormais de Lyon. Que de changements partout ! En France, où les catholiques reprenaient le dessus, à Lyon, où le vainqueur de Valence et du midi était éclipsé par une femme; dans son cœur où Marianne ne régnait plus, dans son affection où Blancon n'avait plus la première place ! et maintenant, quelle ligne de conduite allait-il tenir ? quel rôle allait-il jouer. Quel était son avenir ?

Il en était là de ses réflexions, quand le bruit d'une cavalcade se fit entendre. Beaumont leva les yeux.

Un éblouissement faillit le renverser ; une troupe de